

ROMANCE
COMÉDIE

CALI KEYS

L'AMOUR À PLEINES DENTS

Tout plaquer
pour partir vivre
au Québec.
Se faire larguer.
Rebondir.
Trouver l'amour ?

PRIX DE LA MEILLEURE ROMANCE

DIVA
ROMANCE

L'AMOUR À PLEINES DENTS

« L'auteure possède une excellente maîtrise de l'écriture ; son roman est frais, plein d'humour, l'écriture est légère, captivante. »

Psych3deslivres

À vingt-quatre ans, Mélissa Müller, compositrice-interprète, quitte la Suisse (et donc la fondue au fromage et le chocolat), direction le Québec (et donc la poutine et le *smoked-meat*) ! Mais ce qu'elle n'avait pas prévu (mais pas du tout du tout), c'était que son chéri la plaquerait en pleine balade romantique sur le Mont-Royal. Seulement Mélissa ne peut pas retourner en Suisse. Pas tout de suite, du moins. Car ce qu'elle n'a dit à personne, c'est qu'elle s'est inscrite au concours *Best Singer*, et qu'elle compte bien le gagner.

Diane a perdu Charles, son mari, il y a quelques années. Pour ne pas sombrer dans la dépression, elle s'investit dans son magasin de cupcakes, Sweet Cuppins, et engage Mélissa sur-le-champ.

Ensemble, elles vont apprendre à reprendre goût à la vie, à aller au bout de leurs aspirations. Et qui sait, peut-être vont-elles aussi retrouver l'amour ?



Cali Keys adore les palmiers, les Bisounours, les Piña Colada et les fraises Tagada. Elle déteste se mouiller les chaussettes dans la salle de bains, terminer une boîte de biscuits (y en a plus après), changer le rouleau de papier toilette et arroser les plantes.

Une nouvelle inédite de l'auteure à télécharger :
<http://editionsdivaromance.fr/notes-de-citron>



ISBN : 978-2-36812-205-1
Prix TTC France : 8,90 €

TEXTE INTÉGRAL



DIVA
ROMANCE

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« C'est un roman frais, plein d'humour, à l'écriture légère et captivante. Une vraie histoire mise en scène avec séduction, émotions, bonne humeur et de l'espoir à ne plus savoir qu'en faire ! » Joséphine, du blog *Psychedeslivres*

« Une joyeuse comédie sur fond de pâtisseries alléchantes et d'éclats de rire. » Camille, du blog *Rue Camille*

« C'est un joli livre plein d'espoir et d'émotion. Je pense même que c'est mon coup de cœur depuis le début de l'aventure Diva. Je le conseille à tous ceux qui auront envie de douceurs. » Marie-Ève, du blog *Mademoiselle Maeve*

« *L'Amour à pleines dents* de Cali Keys fait partie de ces romans qui se savourent (...). Une belle romance sucrée et saupoudrée de paillettes. » Sandrine, du blog *Comme dans un livre*

« Une comédie romantique rafraîchissante qui nous embarque au cœur d'une émission de télé-réalité mais également dans la vie de deux héroïnes qui, si tout semble les opposer au premier abord, sont en quête d'un sens à leur existence monotone. » Stéphanie, du blog *Sariah Lit*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Diva Romance, rendez-vous sur editionsdivaromance.fr/lectrices-diva-romance

CE ROMAN A REMPORTÉ
LE PRIX DE LA MEILLEURE ROMANCE
EN 2017!

Le Prix de la meilleure romance, c'est quoi ?
Décerné par un jury composé d'auteurs, de blogueurs,
de journalistes, mais aussi de lecteurs, il récompense LA
meilleure romance de l'année, après un appel à manuscrits
ouvert à tous !

Rejoignez-nous vite sur les réseaux sociaux pour en savoir
plus, et pourquoi pas devenir le prochain auteur des
éditions Diva Romance... !

Rendez-vous sur

www.editionsdivaromance.fr/prix-diva-romance



© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2018
29, boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionsdivaromance.fr

ISBN : 978-2-36812-205-1
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(EditionsDivaRomance), sur Twitter (@EditionsDiva)
et sur Instagram (EditionsDivaRomance) !

Cali Keys

L'AMOUR À PLEINES DENTS

Roman



BONUS

Une nouvelle inédite
de l'auteure à télécharger !
rendez-vous p. 349

DivA
ROMANCE

JAMBON-FROMAGE À LA GARE

Mélissa

Le prochain qui me demande un sandwich jambon-fromage, je lui balance un cornichon à la figure ! Il est à peine 7 heures du matin et je sens la motivation m'abandonner tandis que je glisse mon centième croissant dans un sac en papier blanc. La gare de Lausanne fourmille depuis une bonne heure déjà. Des hommes d'affaires en costume défilent en jetant un rapide coup d'œil au panneau d'affichage, des ribambelles de jeunes femmes sautillent sur leurs talons aiguilles, le téléphone collé à l'oreille, et quelques touristes traînent de lourdes valises en parlant vacances. Un jour de semaine comme les autres en somme, venant s'ajouter aux derniers mois qui m'ont paru durer une éternité.

— Deux sandwiches jambon-fromage, s'il vous plaît !

— Gniii !

Je reporte mon attention sur un homme rondouillard, accompagné d'un enfant si mignon qu'il me redonne le sourire. Âgé d'environ six ans, les cheveux ébouriffés, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, le petit garçon hypnotisé par les viennoiseries a l'air de sortir tout droit de *Charlie et la Chocolaterie*. Je saisis les sandwiches, puis les glisse dans le sachet de la boulangerie de la gare. Dans une semaine tout sera fini et je partirai pour le plus grand voyage de ma vie.

Dans une semaine, je recommencerai ma vie ailleurs.

Dans sept petits jours, je suivrai Steve pour une nouvelle aventure.

Dans cent soixante-huit heures, je serai à Montréal !

Bye-bye la fondue au fromage, le chocolat, le monde aseptisé des banques, et bonjour la poutine, le smoked-meat et le hockey sur glace !

Rassérénée par cette pensée, je tends un pain au chocolat et une serviette au petit garçon perplexe :

— Tiens, c'est cadeau pour le petit déjeuner.

— Oh ! merci, m'dame, vous êtes la meilleure ! s'écrie-t-il, toutes dents dehors.

Je lui souris à mon tour et passe au client suivant en retenant le bâillement qui me tiraille les mâchoires.

Ce rythme infernal prend fin vers 9 heures, l'occasion pour moi de m'isoler enfin cinq minutes dans la petite pièce qui jouxte le comptoir et d'envoyer un message à Steve, mon amoureux. L'impression qu'une foule affamée s'apprête à me sauter dessus

pour m'arracher une oreille et la dévorer sous mes yeux s'estompe et je soupire d'aise en m'asseyant deux minutes.

J'ai récupéré des salées au sucre pour le dessert, on va se régaler.

Je souris à l'idée de remplacer bientôt ces pâtisseries régionales à la crème par les biscuits canadiens en forme de feuille d'érable que j'ai repérés sur Internet. Je me ferai vite à ce changement culturel, c'est certain. Après tout, la vie est forcément plus facile avec du sirop d'érable, non ?

En début d'après-midi, je retire enfin mon tablier en couinant de bonheur et m'attelle au rangement de l'arrière-boutique. Sabine, venue pour me remplacer, s'adosse à une étagère, croise les bras, et m'observe d'un œil suspicieux :

— Alors, combien de pains au chocolat as-tu offerts avec ta paie à de pauvres enfants sans défense ce matin ?

Je me détourne pour me retenir de rire. Elle me connaît trop bien. Je sens son regard insistant dans mon dos :

— Alors ?

Je me mords la lèvre puis me décide à la regarder en face :

— Seulement... une petite dizaine.

Devant son silence soupçonneux, j'avoue :

— Bon, OK, vingt. Mais ils étaient tellement mignons avec leurs yeux fatigués !

— Mélissa ! Tu te rends compte que ton salaire part en viennoiseries pour les enfants ?

— Je sais mais quand ils me regardent avec leur moue toute déçue parce que leurs parents achètent juste un sandwich, ça me fend le cœur !

Sabine remplit les caisses en plastique vert de sandwiches au roastbeef et au thon puis retourne à l'avant de la boutique pour les disposer dans la vitrine avant de revenir vers moi. Elle recommence la manœuvre avec des sandwiches tomates-mozzarella. À ses gestes précis et mécaniques, on voit tout de suite qu'elle travaille ici depuis plusieurs années. Elle fait une petite pause pour m'observer, puis soupire :

— Et dire que tu pars vivre la grande aventure de l'autre côté de l'Atlantique... la chance ! Tu as un mec super pour s'occuper de toi, et en plus il gagne plein de fric. Tu vas avoir tout le temps du monde pour profiter de la vie et découvrir Montréal, alors que moi je vais rester là, dans ce hall, à servir des...

— Jambon-fromage, hurlons-nous en chœur avant d'éclater de rire.

Elle ajoute :

— N'empêche que tu as de la chance.

Comment lui dire sans trahir mon secret que je ne compte pas me laisser entretenir par mon homme et que j'aurai bien assez de choses à faire ? Pour éviter de lui répondre, je plaque un grand sourire sur mes lèvres et la prends dans mes bras. Vu mes impératifs de ces prochains jours, nous ne nous reverrons plus avant mon départ.

— Tu vas me manquer, ma belle, je murmure en retenant mes larmes.

Un vif pincement au cœur me serre la poitrine.

— Toi aussi. Tu as intérêt à me donner des nouvelles. Et j'espère que tu trouveras enfin un job qui te plaira !

— Oh ! mais j'aime bien passer la journée entourée de salés au sucre et de croissants...

— menteuse...

— C'est à moitié vrai, je précise en retenant un éclat de rire.

Elle me sourit et, pour éviter de me lancer dans des explications compliquées et décousues, j'ajoute :

— Je vais tout faire pour trouver un métier épanouissant, je t'assure !

Ce qu'elle ignore, c'est que j'ai déjà établi mon plan de carrière. Le seul problème ? Ça n'a rien d'un travail conventionnel. Je m'engage même dans une véritable galère. Pour tout vous avouer, quand j'y pense, je me fais peur !

Après cinq minutes de câlin et un dernier au revoir, je quitte la boulangerie sans me retourner (sinon, je vais vraiment me mettre à pleurer) et sors de la gare. J'observe les rues de Lausanne comme si je n'allais plus jamais revenir, comme si je devais me remplir de ses sons, de son odeur, de son ambiance et de ses petits pavés.

J'ai toujours vécu dans cette région de la Suisse, au bord du lac Léman, bercée par les cloches de la cathédrale. Lausanne est ma ville de cœur. J'ai passé tant de temps à flâner dans ses rues en pente, à boire des panachés sur les quais d'Ouchy, à papoter dans les cafés de Grancy et du Saint-Pierre, à remonter de la place Saint-François jusqu'à la place de l'Ours en m'émerveillant devant chaque café ou bar sur le chemin. Aujourd'hui, la Suisse semble

trop petite pour mes rêves et pour l'ambition de Steve.

Il y a tout juste un mois maintenant, Steve m'annonçait que sa direction l'avait promu responsable du développement de la banque Odier et Schmitt. Le nouveau marché visé se trouvait à plusieurs milliers de kilomètres et nous devions déménager rapidement pour qu'il prenne ses nouvelles fonctions au début de l'été.

Toujours prête à partir à l'aventure, j'ai accueilli cette nouvelle avec le sourire et me suis ruée sur l'ordinateur. L'un de mes rêves les plus chers était dorénavant à portée de main et, malgré l'angoisse qui me tirait le ventre, je ne comptais pas laisser filer ma chance.

J'accélère le pas en passant devant le McDonald's, le nez froncé pour m'épargner les odeurs de friture et de viande grillée, puis je remonte l'avenue du Petit-Chêne en soufflant comme un bœuf. Oui, les rues de Lausanne sont plutôt raides et pentues – garantissant soi-disant aux Lausannoises des mollets musclés et des fesses galbées.

Personnellement, j'attends toujours le résultat.

Je tourne la tête en passant devant mon magasin de cupcakes préféré pour ne pas succomber à la tentation et continue mon chemin en empruntant le passage sous voie qui débouche de l'autre côté de la place Saint-François.

Quinze minutes plus tard, je pousse la porte de notre appartement situé avenue de Béthusy, juste

sous le Centre hospitalier universitaire vaudois. Après avoir dégagé d'un coup de pied le sac en plein milieu du passage, j'avise avec un pincement au cœur les piles de cartons qui annoncent notre déménagement imminent.

Le sachet de salées au sucre une fois déposé dans la cuisine, je pénètre dans l'espace que je me suis aménagé pour composer – soit un tout petit coin de canapé gris et moelleux, puisque le gigantesque bureau en verre noir de Steve prend presque toute la place. Le mobilier va rester ici, l'employeur de Steve nous a déniché une location meublée dans le quartier de Mont-Royal.

Affalée sur le canapé, j'allonge le bras vers l'étagère d'angle en bois clair pour saisir mon carnet mauve et relire les dernières paroles que j'ai écrites. La chanson s'intitule *If you knew* et il faudrait la terminer rapidement pour compléter l'EP (extended play) que j'aimerais produire. Je n'ai pas encore assez de morceaux pour réaliser un album complet, ni l'argent pour le financer, mais je compte y arriver bientôt.

*If you knew, you'd be there,
If you knew, you'd stay
Don't ignore my pain
It burns in my veins
If you knew, if only you knew*

Je biffe quelques mots, mordille le stylo, puis repose le tout et saisis ma guitare pour jouer quelques accords et vérifier que les phrases collent avec ma mélodie. Mes doigts glissent sur les cordes et

je ferme les yeux, fredonnant les paroles, quand un bruit me stoppe dans mon élan. Je grogne.

La porte d'entrée claque et j'entends Steve poser sa mallette, retirer ses chaussures, suspendre son manteau dans la penderie. Sa voix chaude emplît la pièce :

— Mél ?

— Je suis là, je lance, m'acharnant pour la troisième fois sur l'accord qui me pose problème depuis quelques jours.

Rien à faire, même en regardant mes doigts. Peut-être qu'en les fixant intensément ils y arriveront tous seuls ? Steve passe la tête dans l'encadrement de la porte et fronce les sourcils :

— Qu'est-ce que tu fais là, ma puce ?

Chaque fois que je travaille dans le petit bureau, il me pose cette même question comme s'il était en plein déni. Moi, une guitare à la main, avec pour résultat de la musique résonnant dans la pièce, représente apparemment une équation trop difficile à résoudre pour lui.

Il finit par entrer, dépose un rapide baiser sur mes lèvres, puis me regarde comme si j'étais un chameau chantant La Carioca devant des touristes médusés.

Steve a tout du golden boy. Cheveux blonds, rasé de près, épaules carrées, nez aquilin et lèvres fines, yeux bleu acier capables de vous transpercer d'un seul regard, il porte des costumes sur-mesure et respire la confiance en soi. Mon exact opposé.

Tirant la chaise de son bureau pour s'y installer, il me demande le plus naturellement du monde :

— Tu peux me laisser seul un moment et aller au salon ? Je voudrais travailler encore quelques heures.

J'aimerais lui répondre poliment, trouver une réplique douce ou simplement acquiescer avant de m'éclipser, mais j'en suis tout simplement incapable. Alors je serre les dents avant de lancer :

— Parce que moi, je fais quoi là ? De l'*air guitar* pour m'amuser peut-être ? Tu n'as pas remarqué que j'avais un véritable instrument entre mes mains ? Et que j'arrivais même à produire un son avec ?

Il ne daigne pas répondre, trop occupé à lire ses e-mails. Son attitude me rend folle. La musique représente toute ma vie et Steve se borne à croire que je suis une douce rêveuse, incapable de percer dans le milieu. J'avais trouvé ce travail à la boulangerie Polli, pour me faire un peu d'argent de poche pendant mon master en composition musicale au conservatoire de Genève – des études que j'avais terminées l'an dernier tout en prenant des cours de piano et de guitare. Disons que mon job d'étudiante s'était un peu prolongé...

Si Steve avait écouté une seule de mes chansons, il aurait compris que j'ai du talent et que je suis prête à travailler comme une forcenée pour réaliser mon rêve. Mais il préfère me regarder comme si j'étais un Teletubbie choupinet tout juste bon à émettre des sons monosyllabiques.

Pour calmer mes nerfs mis à rude épreuve par ces réflexions et par un réveil à 4 heures du matin, je me répète intérieurement « pense au sirop d'érable, pense au sirop d'érable, pense au... » mais ça ne fonctionne pas cette fois-ci. Incapable de me retenir plus longtemps, j'ajoute :

— J'ai pris mon service à 5 heures du matin et j'ai beurré des centaines de sandwiches. J'estime que

j'ai le droit de m'accorder quelques heures pour composer en rentrant à la maison sans avoir à subir ton attitude condescendante, non ?

Il me jette un regard étonné. D'habitude, je fais ce qu'il me demande en grognant dans ma barbe (c'est une image, hein, je n'ai pas de barbe), mais là j'ai vraiment envie de terminer ma chanson. Il pince les lèvres et réplique froidement :

— Je bosse comme un malade tous les jours. Alors, quand JE rentre à la maison, j'estime que j'ai le droit d'être au calme et de ne pas devoir subir tout ce...

— Ce quoi ?

— Ce bruit.

Mon cœur se serre. J'aimerais répondre mais tout mon corps se tord de l'intérieur. Je bondis du fauteuil, sors de la pièce en trombe et claque la porte.

Je me réfugie dans la salle de bains, loin de lui, pour fixer mon reflet dans le miroir : yeux rouges, cheveux bruns légèrement indisciplinés. Je sens mon nez qui me pique. Ma tête est prête à exploser et les larmes ne tardent pas à me brûler les yeux et à tracer des lignes noires de mascara jusqu'à mon menton. D'un geste brusque, j'essuie mes joues mouillées. Le sentiment de colère qui grandit dans mon ventre me donne envie de vomir. Je suis en train de renifler bruyamment quand j'entends frapper trois petits coups et la voix douce de Steve demander :

— Mél, tu es là ?

Non, je suis partie très loin et ce que tu entends là, c'est un éléphantéau échappé du zoo qui essaie de jouer « YMCA » avec sa trompe. Bien sûr, je

n'ai pas répondu ça. Apparemment, Steve n'a pas l'intention de me laisser tranquille avec ma morve et mes larmes, puisqu'il murmure à travers la porte :

— Excuse-moi, ma puce, je ne voulais pas être méchant. Je crois que je suis un peu stressé par notre départ. Allez, ouvre-moi... j'ai les salées au sucre !

Incapable de faire la tête plus longtemps (je déteste le conflit) et appâtée par le bruit du sachet de viennoiseries, je sèche mes larmes, tourne la clé dans la serrure et ouvre doucement la porte pour me retrouver devant... une petite tarte à la crème. Je souris et ouvre la bouche pour parler, mais Steve en profite pour me glisser la pâtisserie entre les lèvres. La bouchée que je mâche est si grosse que j'ai du mal à articuler :

— Tu me prends en traître ! C'est injuste !

Il sourit à son tour, m'attrape par la taille pour m'attirer à lui, puis enfouit son visage dans mon cou et commence à m'embrasser, provoquant des frissons dans tout mon dos.

— Pardon, pardon, pardon, susurre-t-il contre ma peau en déposant des petits baisers.

Il a beau avoir plein de défauts, il faut reconnaître qu'il est très doué avec ses doigts et sa langue. Son parfum frais et léger de genévrier provoque des papillons dans mon ventre tandis qu'il m'entraîne dans la chambre en déboutonnant mon jean.

Les vêtements s'envolent dans la pièce. Tout en m'embrassant profondément, Steve me fait basculer sur le lit. Les caresses se font plus passionnées, les élans plus intenses, et nous gémissons en chœur

jusqu'au summum du plaisir. Une fois sa respiration calmée, il me sourit, m'embrasse le front, et je profite de ces quelques minutes pendant lesquelles je me sens toute molle et détendue pour me blottir contre lui. La tête sur son torse, caressant son ventre, je le sens dessiner du bout des doigts des cercles sur mon dos.

Je reste encore un peu au lit en rêvassant à la vie qui nous attend à Montréal, mais Steve se lève aussitôt pour se remettre au boulot. Un vrai bourreau de travail. Comment fait-il pour ne pas balancer son ordinateur et ses patrons par la fenêtre ? Moi, je péterais les plombs à rester assise douze heures par jour en costard et cravate si serrée qu'elle m'empêche de déglutir ! Je finirais par taper une crise, traiter mes collègues de tous les noms et les poursuivre dans les couloirs de l'entreprise en les menaçant avec une lampe de bureau !

Pourtant je passe des heures avec ma guitare, à noter des mélodies, des paroles de chansons, des phrases qui m'inspirent. Je bosse pendant tous mes jours de repos, sans pause.

Ma passion, c'est toute ma vie.

Au prix d'un effort surhumain, j'arrive à m'extirper des draps pour fourrer dans quelques cartons les piles de livres et de partitions qui traînent encore dans la chambre, puis j'attrape mon ordinateur et me rassieds un instant sur le lit, trépignant d'impatience. C'est ce soir que doit arriver la réponse que j'attends depuis plus de deux semaines, celle qui pourrait changer ma carrière du tout au tout. J'ai rarement stressé à ce point.

Vous voulez que je vous confie quelque chose ? Le jour de mes seize ans, je me suis fait une promesse : sortir mon premier album avant mes vingt-cinq ans.

J'en ai vingt-quatre.

J'ai donc pris une décision pour changer mon destin. Pour le moment, c'est un secret. Je me suis inscrite au casting de l'émission québécoise *Best Singer* pour y chanter mes compositions. Mon ventre se tord rien qu'à cette idée. Moi, face à un jury de professionnels, et un énorme contrat avec une maison de disque à la clé. Le rêve.

Pour le moment, j'attends encore la réponse du casting. J'ai envoyé une vidéo de moi que j'ai tournée au moins cent cinquante fois (en réalité on est plus proche des trois cents, mais je n'ai pas envie qu'on me prenne pour une folle). Je n'ai rien dit à Steve. Vu son soutien actuel, il serait capable de m'attacher à un lampadaire si ça pouvait me retenir de me rendre au casting.

Pour moi, au contraire, c'est une occasion en or de lui prouver ce dont je suis capable.

Histoire de vérifier qu'il ne risque pas de débarquer dans la pièce au moment où je suis en train de lire la réponse, je jette un rapide coup d'œil dans le couloir. Rien à signaler ! Tant mieux, je n'ai pas envie qu'il me voie, soit :

1) En train de pleurer toutes les larmes de mon corps en blâmant ma guitare pour mon échec, avec une réplique du type : « J'avais confiance en toi et tu m'as trahie ! »

2) En train de gigoter dans tous les sens, les bras en l'air, et de sauter sur le matelas façon rock star... ou poulpe.

Les doigts tremblants, je me connecte sur Gmail, le cœur prêt à exploser, et ferme les paupières pour tenter de visualiser le mail que j'espère voir sur l'écran. En gros, il dirait à peu près ça : chère Mélissa, vous avez été sélectionnée, à l'unanimité évidemment, pour passer le casting de l'émission *Best Singer* qui se tiendra le 25 juillet à Montréal. Vous êtes géniale.

Bon, la dernière phrase n'est pas indispensable – la première partie du mail me suffirait amplement. Je souris sans oser ouvrir les yeux. Une réponse négative, c'est risquer de fondre en larmes en arrivant sur le sol québécois. Steve ne comprendrait pas ma tristesse. Certes, je pourrais mettre ça sur le dos du mal du pays, mais il sait très bien que ce départ m'excite depuis le début. J'ai l'impression de pouvoir renaître dans un autre pays et d'avoir une seconde chance dans la vie, une nouvelle existence véritablement axée sur la musique. Dans ma tête, je suis déjà en train de composer des chansons pour Cœur de Pirate, Garou et Céline Dion.

Quoi, on peut toujours rêver, non ?

Il faut dire qu'en Suisse, les chances de faire carrière dans la musique sont plutôt limitées et, à part Bastian Baker et quelques groupes suisses-allemands, rares sont les compositeurs-interprètes ou les chanteurs romands qui percent à l'international.

À ce stade, mes paupières sont toujours closes. J'ai l'air débile, les doigts sur le clavier, les lèvres pincées, le souffle court. On dirait que tout mon corps a été mis sur pause par une télécommande imaginaire.

Allez, Mélissa, tu peux le faire. Ouvre les yeux, bordel ! Ouvre-les !

Quand j'ose enfin bouger et ouvrir un œil, le mail est là, juste sous mon nez. Et moi, je vais faire une attaque.

2

MON AMOUR, MES LETTRES

Diane

Montréal, 2 janvier 2010
Ma chérie, mon amour.

J'imagine que tu dois avoir un million de questions en découvrant mes lettres. Je te connais si bien que j'imagine tes doigts serrés sur ce papier, ta belle bouche crispée en lisant ces mots. Ton cœur en miettes. Je suis désolé de t'avoir déçue, je te supplie de croire que ce n'était pas mon intention.

Je sais au plus profond de moi que tu me détestes pour ce que je t'ai fait et j'ignore si tu trouveras la force de me pardonner un jour. Tu souhaiterais sûrement pouvoir revenir en arrière, il y a trente ans, quand je t'ai demandé d'une petite voix si tu acceptais de faire de moi l'homme le plus heureux du monde en m'épousant. Moi, Charles. Celui qui avait

tenté de te séduire avec un gâteau au chocolat cramé parce qu'il te savait gourmande. Moi, Charles. Le voisin timide qui n'osait pas aborder la magnifique femme qu'il admirait chaque jour un peu plus.

Oh ! Diane. Si tu savais comme je m'en veux. Si tu savais comme j'aimerais rester près de toi. Si tu savais comme je t'aime...

Charles

Il se trompe. Et de loin. Je n'ai pas la bouche crispée en relisant cette lettre. Mes doigts ne sont pas serrés sur le papier au point de le froisser. Oh ! non. Ses lettres sont bien trop précieuses pour que je les abîme, pour que ma colère les déchire, pour que ma rancœur les dévore.

Des larmes coulent le long de mes joues rondes pour terminer leur course sur mes lèvres. Je les attrape avec ma langue et réprime un nouveau sanglot tandis que le goût du sel emplit ma bouche. Je grimace.

Trente ans d'amour balayés en quelques lettres.

Les yeux brûlants, je me laisse aller à cette tristesse qui creuse un profond trou dans mon cœur et qui me laisse brisée comme si mon corps tout entier s'émiettait en un million de morceaux.

Avec toute la douceur du monde, je replace la lettre au sommet de la pile amassée sur ma table de nuit. La tête posée sur mon coussin moelleux, je tends le bras pour éteindre la lumière et me concentrer sur les recettes de cupcakes que j'ai l'intention de concocter demain dans ma boutique Sweet Cuppins du vieux Montréal. M'enfonçant un peu plus dans mon lit, je remonte la couverture sur mes

épaules, renifle encore et tente de focaliser mon attention sur mon job pour oublier Charles et enfin plonger dans le sommeil.

Crème de citron, zestes de citron vert bio, génoise moelleuse et aérienne, pépites de chocolat, sucre et farine pour la pâte à cookies, beurre bien frais...

Mais son doux visage revient me hanter et quand bien même j'arriverais à m'endormir, je sais d'avance que mes rêves me ramèneront à lui, à notre histoire, à nos moments partagés, à nos fous rires.

À notre amour.

Au matin, je suis encore imprégnée de lui. J'ouvre un œil avec l'espoir de le trouver près de moi, le cœur prêt à exploser de bonheur, avec l'envie de passer toute ma vie à ses côtés. Je l'imagine lisant tranquillement son journal en attendant que je me réveille. Je le vois presque me regarder en souriant par-dessus ses vieilles lunettes avant de me demander si j'ai bien dormi.

Je dormais toujours bien avec lui, je me sentais en sécurité, protégée, aimée, chérie.

Mais c'est l'heure du choc. Chaque matin, quand je comprends que son côté du lit est vide, mon cœur se serre et je suis obligée de constater son absence. Et ma solitude. Chaque matin, je tombe encore et toujours sous le coup de cette triste réalité.

J'avale péniblement ma salive, reprends mes esprits et inspire profondément. Tout me revient en tête. Chaque détail. Chaque étape de l'histoire. Mais il faut bien se lever, j'ai une boutique à faire tourner, j'ai une vie à vivre, encore mille choses à

découvrir et rien ne sert de lui garder une rancune éternelle pour ce qu'il m'a fait.

Le problème, c'est que je n'ai plus goût à rien. Je me lève, je vais au boulot, je donne du bonheur et de la douceur aux gens avec mes cupcakes puis je rentre, je cuisine, je mange comme un goinfre pour me remplir jusqu'à l'écœurement et je dors. Puis tout recommence. Les jours se ressemblent, les heures se ressemblent, et ma vie a perdu ses couleurs.

Je ne vis plus. J'attends la fin. Parfois je me dis que le plus simple serait que tout s'arrête. J'ai envie de me mettre des claques, c'est tout ce que je mérite.

J'ai pourtant une maison agréable sur le plateau, le plus joli quartier de Montréal, et un travail que j'adore, mais tout le reste est vide. J'adorais mon mari et nous faisons beaucoup d'activités ensemble. Aujourd'hui, chacune d'elles me rappelle son absence.

Les longues marches dans les Laurentides à parler de romans et de cuisine.

Les séances de cinéma et l'inévitable pop-corn au caramel. Il enlevait chaque fois ses chaussures et ses chaussettes sempiternellement dépareillées me faisaient rire aux éclats.

Nos restaurants préférés où nous passions des heures à discuter du développement de Sweet Cuppins et de mon vœu le plus cher : donner des cours de décoration de cupcakes pour partager ma passion.

Puis tout a changé.

Je n'ai jamais poursuivi mon projet. Sans lui, je n'ai plus envie de rien.

En arrivant à la boutique, deux énormes sacs remplis à ras bord de farine et sucre monopolisant mes bras potelés, je contourne le comptoir et la vitrine vide en soufflant pour me diriger vers la cuisine au fond de la pièce principale. Je pose lourdement mes provisions sur le carrelage gris perle, essuie les gouttes de transpiration qui coulent de mon front et tente de prendre une grande inspiration mais une angoissante sensation d'étouffement me saisit à la gorge. Je ne peux plus respirer. Je porte la main à mon cou, les yeux sûrement révulsés, le cœur battant la chamade. Vais-je exploser dans ma cuisine ? J'ai chaud, j'ai soif, j'ai l'impression qu'une chaleur intense se répand dans mon corps. Ça sent le roussi, la fin. La délivrance ?

J'ai entendu parler de combustion spontanée et je me suis toujours demandé les sensations que ce phénomène pouvait provoquer. Je suis en train de me consumer de l'intérieur, j'en suis sûre.

Charles. Charles. Charles.

Charles ?

Je cligne plusieurs fois des yeux, étonnée de ne pas m'être transformée en tas de cendres, d'être toujours debout. Étonnée de ne pas voir Charles. Câlisse ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'y comprends rien. Est-ce que je deviens folle ?

Pour apaiser les battements de mon cœur, je m'écroule sur une chaise et me concentre sur ma respiration, les yeux fermés, les poings serrés. La crise d'angoisse finit par s'estomper et, après quelques minutes, je suis capable de me lever et de me remettre au travail. Je passe les deux heures sui-

vantes à concocter cupcakes et bagels pour le service du petit déjeuner.

Je lisse mon tablier blanc aux motifs de cerises, enfourne une nouvelle plaque de cookies, savoure un instant les odeurs de vanille et de chocolat fondu qui ont empli la pièce, puis me rends derrière le comptoir pour sortir mes tasses et mes mugs.

Deux hommes pénètrent dans la boutique, enclenchant le petit carillon que Charles avait cloué au-dessus du chambranle. La mélodie résonne dans la pièce encore vide. Mon cœur fait un bond.

Les premiers clients du jour. Je souris. Il est tôt, à peine 7 h 30, et je viens tout juste de tourner la pancarte qui indique « ouvert » sur la porte et de ranger les premières fournées de cupcakes et de cookies dans la vitrine propre qui sent bon le nettoyant au citron naturel.

Un beau trentenaire avec une cicatrice sur la joue et un regard sombre se plante devant moi, les yeux fixés sur le menu. L'autre homme (pas mal non plus !), la soixantaine, les cheveux poivre et sel, reste en retrait, observant les lieux d'un œil critique.

— Salut, me lance le plus jeune, d'une voix grave.

— Salut ! Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— On prendra deux cafés, un carrot cake et un bagel avec des cretons.

— Bien sûr, je vous apporte ça tout de suite. Allez vous installer, la boutique est à vous.

Déjà en pleine conversation, les deux hommes s'éloignent pour s'asseoir au bout de la salle, près des la baie vitrée qui donne sur la rue.

Je retourne en cuisine pour sortir mes cretons du frigidaire. La spécialité québécoise, proche des rillettes et fabriquée avec du porc haché, parfume mon frigo. Mon ventre produit un gargouillement à faire fuir un élan en rut. Qu'est-ce que j'ai faim !

Je mets deux tranches de pain dans le toaster, des cretons de côté, puis je charge une autre portion sur un plateau et retourne dans la salle. L'arôme des grains de café moulus qui flotte dans l'air me chatouille les narines et, pendant que la machine ronronne, je saisis un bagel, puis le carrot cake au glaçage blanc que je dispose dans deux assiettes colorées.

Quand tout est prêt, j'apporte mon plateau à mes clients, un grand sourire plaqué sur le visage. Le plus jeune est en pleine conversation :

— On vient de terminer les castings. Quelle prise de tête ! Chaque année c'est pareil. Le concours va bientôt commencer et je crois que deux candidats vont se démarquer cette saison. Un Québécois et une étrangère... et de ton côté, ton projet avance ?

— Raisonnablement. On a de plus en plus d'inscriptions sur le site internet. L'idée fait un vrai carton.

— Tu devrais peut-être t'y inscrire à nouveau. Comme au début.

— T'es pas drôle, Matthew...

— Excuse-moi, c'est juste que ça fait si longtemps...

Je me sens obligée de leur signaler ma présence par un petit raclement de gorge, puis m'exclame en posant les pâtisseries et les boissons chaudes devant eux :

— Et voici les petits-déjeuners. Bon appétit !

Ils me sourient tous les deux et mes yeux se fixent un instant sur l'homme plus âgé. Son regard perçant provoque une étrange sensation dans tout mon corps et je frémis devant son sourire.

— Merci, prononce-t-il à voix basse en tendant le bras pour m'aider à poser l'assiette devant lui.

— Bienvenue !

Je repars dans ma cuisine et me fais deux tartines de cretons que je savoure en surveillant la cuisson des cookies aux noix de pécan.

Une heure plus tard, les deux hommes quittent la boutique en me remerciant et je les regarde distraitement s'éloigner dans la rue.

Je grignote un cookie en observant la petite pendule de ma cuisine. Il est à peine 9 heures du matin. Et pour la centième fois de la journée, je repense à Charles.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



L'amour à pleine dents

Cali Keys



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

